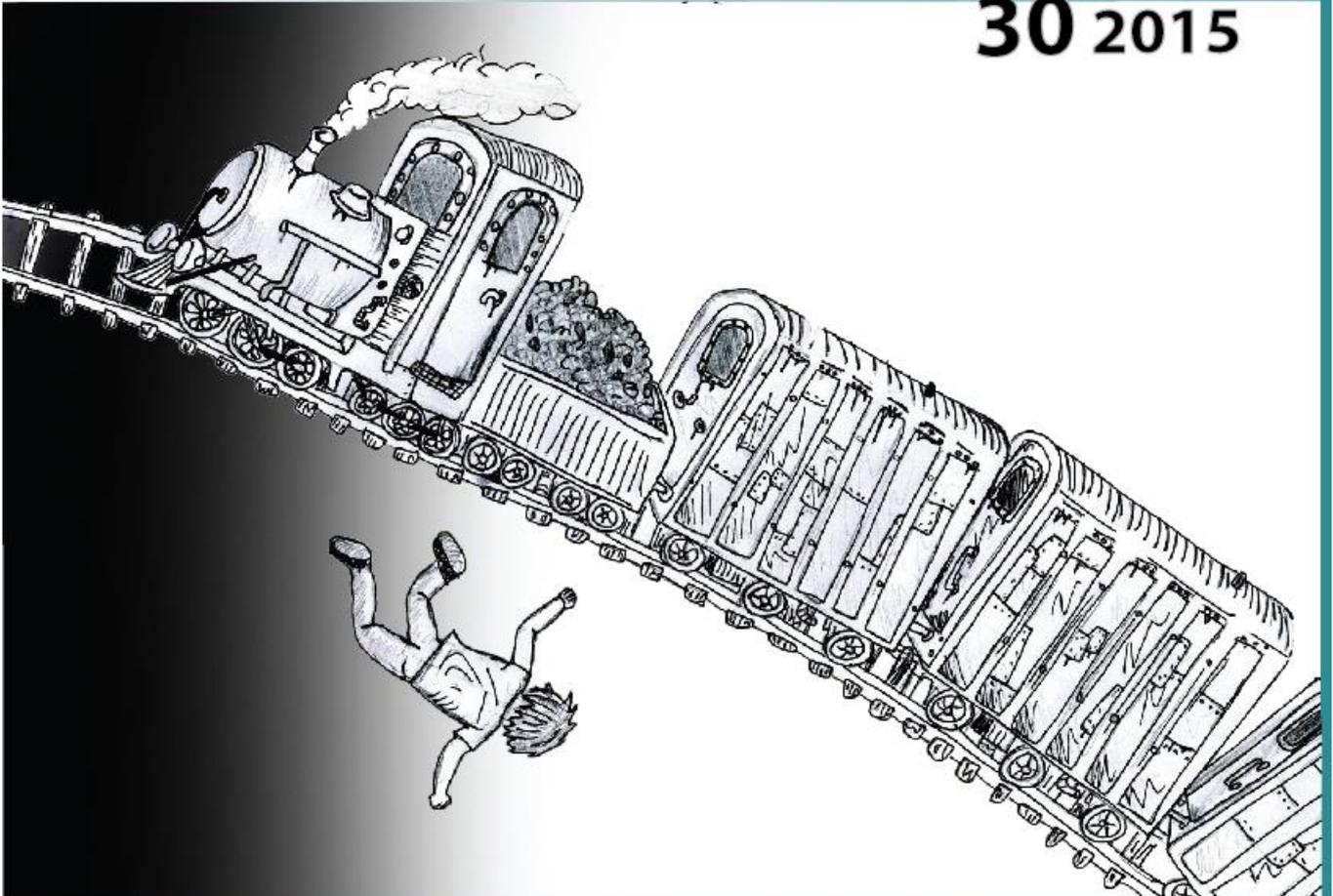


TERRITOIRES DE LA MEMOIRE

18 MAI
30 2015



Simon Gronowski

Témoign de la barbarie nazie



Création Elisa Degive
Caroline Mertens
Sandro Bonsignore



I. BIOGRAPHIE : Simon Gronowski, l'enfant du 20^e convoi

Simon est né le 12 octobre 1931 à Uccle. Sa mère, Chana Kaplan, était originaire de Lituanie et son père, Léon Gronowski de Pologne, d'où il a dû fuir à cause des mauvaises conditions économiques et de la montée de l'antisémitisme. Léon travaillait dans les mines pendant ses premières années en Belgique, puis leur situation s'est améliorée et ils ont eu un premier enfant, Ita, 7 ans avant Simon. Leur famille était petite, simple, bien entourée et heureuse.

Vu les mesures prises petit à petit par les nazis pour identifier et ruiner les juifs, la famille a dû se cacher à Woluwe-Saint-Lambert, dans un trois pièces. Quand la guerre a éclaté, la famille est partie en exode vers La Panne, mais a dû revenir à Bruxelles suite à un bombardement subi à la côte belge.

En 1943, Léon tombe malade et est hospitalisé. Le 17 mars de cette même année, Simon a alors 11 ans et est un petit louveteau à la 145^e BSB d'Etterbeeck. Sa sœur Ita, 18 ans et demi, est une élève brillante au lycée d'Ixelles, première en latin et littérature et grande pianiste classique. A 9h du matin, la famille déjeune lorsque des soldats allemands frappent à leur porte. En faisant ses valises pour partir, Ita regarde le premier rayon de soleil par la fenêtre et dit à son frère « *Tu vois, Simon, il y a du soleil aujourd'hui, ce n'est pas pour nous* »(1). Ils sont emmenés – le père y échappe grâce à son hospitalisation – dans les caves de la Gestapo, où ils passent une nuit sans eau ni nourriture. Le lendemain, on les envoie à la caserne Dossin, à Malines, à mi-chemin entre Anvers et Bruxelles – deux grandes communautés juives – où ils sont enfermés en attendant leur déportation. Un mois plus tard, le 19 avril 1943, Chana et Simon entrent dans le 20^e convoi. Ita ne les accompagne pas parce qu'elle est à l'époque majeure et a choisi la nationalité belge. Les nazis n'osaient pas encore déporter les Belges car la Reine Elizabeth était intervenue.

Ita est déportée avec le 22^e convoi après avoir passé 5 mois seule à Malines et elle est gazée dès son arrivée au camp, le 22 septembre 1943.

Le sort de Simon sera totalement différent.

Dans le train l'emmenant lui et sa mère au camp, Simon saute du train, encouragé par sa mère et grâce à l'aide de trois jeunes résistants qui forcent les portes du train : Jean Faulklemont, Georges Livchitz et Robert Maistriau. C'est un fait unique dans toute l'histoire de la déportation européenne. Ces trois résistants forcent les portes d'un autre compartiment que celui de Simon et réussissent à sauver 17 personnes. En entendant cela, quelques personnes du compartiment de Simon tentent d'ouvrir les portes de l'intérieur et y parviennent.

Simon saute en troisième lieu. Arrivé au sol, il attend sa mère, mais le train s'arrête, laissant sortir des gardes criant et tirant dans la direction de Simon. Chana ne peut plus sauter. D'instinct, il se met alors à courir dans la direction inverse du train, en évitant les balles. Trois fuyards autour de lui s'écroulent, morts.

Le matin, après avoir couru et marché toute la nuit, il sonne à une porte d'un petit village près de Borgloon, dans le Limbourg. Il raconte qu'il s'est perdu en jouant avec des enfants du village et qu'il doit retourner chez lui, à Bruxelles. La femme qui lui a ouvert l'envoie vers le gendarme de la région, qui comprend vite que Simon est un juif déporté qui s'est échappé du train. Par chance, cet homme n'était pas un partisan du nazisme et lui promet de ne pas le dénoncer. Ils l'emmènent à la gare – il paye son billet avec 100 francs que sa mère lui a donnés avant de monter dans le train, elle préparait donc son évasion –, il n'est contrôlé par les nazis ni dans le train, ni dans le tram le conduisant à Etterbeek.

Là-bas, il se réfugie chez des amis scouts qui le conduisent auprès de son père. C'était le 20 avril 1943. Les 17 mois restants avant la libération de Bruxelles, ils les passent cachés – plutôt terrés -, recueillis par des familles belges catholiques. Il était trop dangereux de les laisser ensemble, c'est pourquoi on les a séparés. Ils se sont vus trois fois pendant cette année et demie, mais ont correspondu par lettres.

Ils se retrouvent le 4 septembre 1944, le jour de la Libération. Quand les Alliés, au printemps 1945, pénètrent en Allemagne, ils pensent bientôt revoir Chana et Ita. Mais ils découvrent les camps d'extermination, les fours crématoires, les chambres à gaz. Simon et son père comprennent qu'elles ne reviendront pas. Léon Gronowski ne s'en remettra jamais. Le 9 juillet 1945, il meurt, désespéré et malade. Simon se retrouve seul.

Simon vit deux ans dans une famille d'accueil d'amis de ses parents. Dès 16 ans, il habite un kot d'étudiant dans la maison familiale, au 3^e étage. Il suit des cours à l'athénée d'Etterbeek. Avec le loyer des deux étages en dessous, il paye ses études de droit à l'ULB. Il devient pianiste de jazz sans jamais avoir appris puis docteur en droit de l'ULB et avocat au barreau de Bruxelles.

Il s'efforce pendant 50 ans d'oublier et ne parle jamais de ce qu'il s'est passé. Ses amis les plus proches connaissent les grandes lignes de son histoire, mais Simon fait un *black out* total sur ses horribles souvenirs.

En 1993, on lui présente Robert Maistriau, un des résistants qui avaient forcé une porte du 20^e convoi. Cette rencontre l'ayant marqué, il décide d'aller voir un

historien qui le convainc d'écrire un livre. Il rompt le silence pour combattre le négationnisme, pour remercier les héros qui ont risqué leur vie pour le sauver, pour rendre hommage aux victimes de la barbarie et pour combattre l'antisémitisme en racontant son histoire à des jeunes « *qui deviennent automatiquement des antifascistes* »⁽¹⁾, d'après lui, en l'entendant.

En 2002, il publie son histoire : « *L'enfant du 20^e convoi* ». En 2005, il sort un livre illustré pour enfants « *Simon le petit évadé : l'enfant du 20^e convoi* » qui est distribué à 20 000 exemplaires à tous les élèves de 3^e primaire, pour les aider à mieux comprendre la déportation. En 2005 également, il est élu président de l'Union des déportés juifs de Belgique. Il démissionne quelques années plus tard car les juifs de cette association ne veulent pas donner la parole à des personnes ayant vécu des génocides autres que la Shoah.

En 2012, Simon assiste à un spectacle de théâtre « *Scheisseimer* » présenté par Koenraad Tinel dont le père était nazi et dont les deux frères, influencés par leur père, se sont battus dans les rangs allemands. Simon a alors 80 ans, Koenraad 78. Ils se rencontrent ce jour et ne se quittent plus jamais. Koenraad raconte son histoire à travers des peintures, des dessins. Ils deviennent de très bons amis.

« *De Simon, Koenraad apprendra qu'il n'a pas à porter le poids de la culpabilité de son père, comme Simon apprendra de Koenraad qu'il n'est pas nécessaire de demeurer l'éternelle victime pour honorer ses proches perdus* ». (1)

En 2013, ils écrivent un livre ensemble, racontant leur histoire : « *Ni victimes, ni coupables : enfin libérés* ».

Aujourd'hui, il a deux filles : Katia et Isabelle et deux petits-fils : Romain et Sébastien.

SIMON ET KOENRAAD : APRES-GUERRE

En 2012, Simon fait la connaissance, par l'intermédiaire d'un jeune Juif de 16 ans, de Koenraad Tinel. Koenraad est un dessinateur et sculpteur flamand dont le père et les frères, bons catholiques gantois, étaient fascistes. Son père, un ancien SS, a encouragé ses deux fils aînés à s'engager sous l'uniforme noir. Leur père leur disait « *Si j'étais vous, j'irais me battre aux côtés des Allemands !* » (2).

A 6 ans, Koenraad ne comprend pas ce qu'il se passe, il est trop jeune pour prendre position. Vers la fin de la guerre, la famille Tinel comprend qu'elle doit s'enfuir en Allemagne. Mais ils sont rapatriés en Belgique pour être jugés. Son père et ses deux frères aînés sont envoyés en prison.

Lors de leur première rencontre, la première chose que fait Koenraad est de demander pardon à Simon. Mais l'enfant d'un nazi n'est pas responsable des choix qu'il n'a pas pris. Et depuis ce jour, Simon et Koenraad deviennent de grands amis. Cela permet à chacun d'évoluer et de raconter d'une autre manière, après 60 ans de silence, leur histoire respective. Simon peut sortir de ce statut de victime et Koenraad comprend qu'il ne doit pas porter le lourd fardeau du passé de son père.

Le livre "*Ni victime, ni coupable, enfin libérés*", paraît en 2013. Il se débarrasse de tout cliché et nous montre l'incroyable histoire d'un enfant juif et d'un enfant nazi. Ce livre témoigne bien de l'amitié forte qui est née entre Simon et Koenraad, auteurs de ce magnifique ouvrage.

Un jour, Koenraad présente son frère à Simon. Celui-ci était garde à la caserne Dossin de Malines et membre actif de la Gestapo. Il avait rencontré Simon quelques années auparavant, quand il portait toujours l'uniforme. Si son frère veut le rencontrer, c'est parce qu'il connaît son passé et qu'il tient à lui demander pardon, en sentant sa fin proche. Il déclare à Simon qu'il ne saurait mourir en paix sans avoir son pardon.

En son propre nom, Simon Gronowski accepte les excuses du frère de Koenraad. Ce pardon est un soulagement pour chacun. Celui qui pardonne se sent libéré. C'est pourquoi, aujourd'hui, Simon Gronowski affirme être heureux. Si ce pardon a été bénéfique à Simon et au frère de Koenraad, il n'a pas plu à toute la communauté juive car il est inconcevable pour un juif de pardonner les crimes infligés par les Allemands.

Simon précise que, si Hitler était venu en personne lui demander sincèrement pardon, il l'aurait bien sûr pardonné.

Simon a été beaucoup critiqué par la communauté juive. Elu président de l'Union des déportés juifs de Belgique, il donne la parole à un rescapé tutsi lors de la Journée du Martyre juif, en 2005. Les réactions sont négatives. Lorsqu'il propose de faire de même avec un Arménien l'année suivante, sa demande est refusée. Il démissionne donc. Pour lui, les juifs ne sont pas un cas unique et il veut attirer l'attention sur les autres génocides qui ont eu lieu.

Il dit ne plus appartenir à la communauté juive car malgré le génocide qu'ils ont subi, les juifs israéliens agissent de manière similaire envers les Palestiniens.

Koenraad Tinel, quant à lui, continue de raconter son histoire à travers des dessins au brou de noix et à l'encre de chine, sortes de souvenirs qui sont restés gravés dans la mémoire du petit garçon de 6 ans.

II. Mon père, ce héros. Un récit inspiré par la vie de Simon.

Jusqu'à mes vingt ans, j'ai toujours vécu dans ce village. Ces ruelles, ces maisons, la forêt à quelques mètres, tout ça fait partie de moi, de mon enfance.

J'y pense souvent. Il y a peu, j'ai décidé d'y retourner. C'est ça qui m'a donné envie de vous raconter mon histoire.

J'en rêve encore parfois la nuit de cette maison. Surtout à cause d'un évènement qui s'y est passé, quelques heures seulement qui m'ont marqué à vie.

Pour que vous compreniez bien, j'ai besoin de commencer tout dès le début. C'était il y a... une soixantaine d'années ? Peut-être un peu moins, peut-être un peu plus, ça n'a pas d'importance. Nous étions en 43 et, comme vous le savez, la Belgique était occupée par les Allemands. Mon père et ma mère n'étaient pas pour les mesures qu'ils imposaient. Nous n'étions pas juifs, n'en connaissions pas personnellement, mais n'étions pas antisémites pour autant. Mon père était gendarme. Dans notre petit village de Berlingen, il ne lui était pas impossible de refuser ou de contourner certaines règles imposées par les Allemands. Mes parents n'étaient pas résistants, mais, à notre façon, nous ne nous laissions pas vraiment faire. Il nous est arrivé de cacher des personnes qui faisaient partie de la résistance pendant quelques temps. Des petits gestes prudents, mais réprobateurs.

Moi j'étais jeune, je ne comprenais pas tout. Je ne savais pas que des juifs étaient tués. Mais mes parents ne me cachaient rien sur les déportations, et même si j'étais loin de m'imaginer à quel point, je savais que ce qu'il se passait était mal. Je savais que les victimes étaient innocentes et les Allemands violents et cruels. A huit ans, c'est ce qu'on comprend. Des Allemands, j'en avais déjà croisé souvent, et leur regard, leurs bottes qui semblaient vouloir blesser le sol, nous faisaient tous frissonner.

Au village, nous n'aimions pas les « Boches » comme nous les appelions tout bas, en pouffant. Mais de ça, on savait avec qui on pouvait en parler et avec qui on ne pouvait pas.

Pendant la guerre, personne ne nous avait vraiment expliqué ce qu'il se passait. J'avais entendu dire en 42 que des juifs passaient près de chez nous et qu'après ils étaient emmenés pour travailler. Mais qu'est-ce que c'était un juif ? En quoi étaient-ils différents de nous ? Quand je demandais pourquoi à mes parents, ils ne répondaient pas. Ils se regardaient et se contentaient de dire « il y a des choses que

nous non plus nous ne pouvons pas comprendre ». Je me rappelle que je me posais tellement de questions. Même si les adultes autour de moi essayaient de faire comme si rien n'avait changé, je remarquais que mes parents étaient moins généreux avec nous qu'avant, qu'ils se disputaient plus souvent, qu'ils avaient l'air plus tristes. J'avais peur que la guerre ne les éloigne. Entre eux, mais aussi de nous. Tout était si noir dans leur regard. Des enfants de l'école portaient une étoile, puis ils ne sont plus venus à l'école. J'ai compris plus tard que notre situation financière s'était détériorée pendant la guerre, que mes parents ne s'entendaient plus à cause de la vie dure que nous menions parfois. Mais à cet âge, les interrogations naissent et puis s'éteignent aussi vite qu'elles sont apparues.

Le 20 avril 43, ma sœur, ma mère et moi nous préparions pour l'école, comme tous les matins. Mais ce jour-là, une voisine a frappé à la porte. Elle tenait un garçon par les épaules. Il s'est adressé à mon père : « Je me suis éloigné de chez moi en jouant avec des enfants de mon âge, je dois retourner chez mon père, à Etterbeek ». Mon père est alors parti à la gare chercher des renseignements et a confié l'enfant à ma mère. Quand il est revenu, je me rappelle très clairement l'avoir entendu dire « Je sais tout : tu es juif, tu as sauté du train. Tu ne dois pas avoir peur, tu es entre de bonnes mains, nous sommes de bons Belges, je ne te dénoncerai pas ». Sur ce, l'enfant s'est mis à pleurer dans les bras de mon père. Je ne savais pas pourquoi, j'ai juste entendu qu'il parlait de sa mère. J'ai été profondément choqué par cette image.

Qui était ce petit garçon tout sale, avec des vêtements déchirés et couverts de boue, l'air terrifié et hagard? Il ne s'arrêtait pas de pleurer, cela formait des coulées de boue sur son visage.

Nous vivions une vie bien rangée et tant d'émotions dans ce petit corps - qui était pourtant trois ans plus vieux que moi – cela m'a bouleversé.

J'ai dû lui céder mon costume. Mes parents avaient l'intention de le reconduire à la gare et, pour qu'il ne se fasse pas repérer, il fallait qu'il soit bien habillé. On l'a donc lavé et il a mangé avec nous. Il nous a également raconté son évasion du train. Il avait marché toute la nuit dans la forêt, tout seul. Juste après, mon père l'a déposé en vélo à une gare plus éloignée de la maison. Tout ce que je vous raconte m'a été expliqué plus tard. A ce moment-là, je ne comprenais rien de ce qu'il se passait. Que faisait-il là ? Pourquoi était-il si triste ? Où l'emmenait ce train ? Pourquoi avait-il sauté ?

Ce jour-là, ma sœur s'en souvient aussi, nous ne sommes pas allés à l'école. Mes parents nous ont gardés à la maison pour tenter de nous expliquer un peu ce qu'il s'était passé, et nous dire de ne surtout rien dire à personne. Ce que nous avons fait.

Cet enfant était en danger et mes parents l'avaient aidé; après ça, nous n'en avons plus parlé, mais je n'ai pas oublié.

J'ai longtemps cherché à savoir qui était cet enfant, ce qu'il était devenu. Mais, à part qu'il vivait à Etterbeek, je ne savais rien de lui, même pas son prénom. Pendant des années, j'ai pensé que je ne le retrouverais jamais. Au fond de moi, j'espérais qu'il se souvienne de nous, qu'il essaye lui aussi de nous retrouver. De sa survie, je ne doutais pas, j'en étais même certain, je ne sais pas pourquoi. Et j'avais raison.

Un jour, par hasard, je suis tombé sur un article dans le journal parlant d'un garçon qui s'était évadé d'un train de déportation en 1943. J'ai tout de suite pensé à lui. J'ai tapé son nom sur internet et j'ai lu dans sa biographie qu'on parlait d'un gendarme qui l'avait sauvé : mon père ! Tout de suite, je l'ai appelé. Je lui ai dit à quel point il m'avait marqué, que je n'avais jamais pu oublier cette journée.

Il m'a répondu « Je dois ma vie à votre père, j'ai moi aussi cherché à vous contacter, mais je n'ai jamais réussi. Merci pour votre costume, j'imagine qu'il m'a bien servi puisque je ne me suis pas fait arrêter en chemin ». J'étais tellement heureux qu'il soit en vie, grâce à nous, grâce à mon père surtout. Si les Allemands avaient découvert cet acte, il aurait été fusillé.

En temps de crise, comme pendant la guerre, nous sommes face à des choix qui déterminent non seulement notre courage, mais notre véritable nature, notre personnalité. Il n'est possible de savoir qui nous sommes réellement que face à une situation à risque où, par exemple, notre vie ou celle de notre famille est en péril. ⁽¹⁾

Je sais désormais que mon père était un homme véritablement bon, quelqu'un d'honnête et courageux, et c'est en son honneur que je voulais vous raconter cette histoire.

III. Et Aujourd'hui ?



En automne 2001, une large coalition armée placée sous commandement américain, débarrasse l'Afghanistan du régime taliban et des combattants d'Al Qaeda. L'opposition afghane se réunit à Bonn sous l'égide des Nations Unies en décembre 2001, pour jeter les bases d'un nouveau régime. A Tokyo en janvier 2002, la communauté internationale promet au gouvernement provisoire de réunir les fonds nécessaires à la reconstruction d'un pays laminé par vingt-cinq années de guerre.

La fillette présente sur la photo est atteinte de la *leishmaniose*, une maladie infectieuse qui affecte les enfants déshérités de Bagdad. Provoquant des pustules sur la peau, cette « maladie de la pauvreté » est transmise par les piqûres de minuscules mouches qui peuplent les sols en terre battue des bidonvilles.

1 Photographie : Paula Bronstein

« Dans les quartiers défavorisés, les enfants dorment par terre, explique Paula Brontein, c'est ainsi qu'ils contractent la maladie que seuls des antibiotiques peuvent soigner ».

La journaliste connaît bien l'Afghanistan. Depuis le déclenchement de la guerre contre les Talibans, en octobre 2001, elle a effectué plusieurs voyages « pour raconter la vie des gens ». « J'ai beaucoup travaillé sur les femmes et les enfants qui sont souvent les victimes oubliées de cette guerre, commente-t-elle. C'est ainsi que j'ai découvert la *leishmaniose*, une maladie dont je n'avais jamais entendu parler auparavant ».

Pour réaliser son reportage, elle prend contact avec l'un des plus grands hôpitaux publics de Kaboul. Devant le hall d'entrée, les familles attendent, parfois pendant des heures, qu'un médecin s'occupe d'elles. C'est alors qu'elle aperçoit la petite Mohboba, 7ans, venue avec sa mère. Vêtue d'une cape grise, la fillette a de grands yeux noirs qui dévorent son visage, parsemé de croûtes violettes, la couleur de l'iode, censée soigner ses plaies. « A un moment, se souvient Paula Bronstein, la petite s'est appuyée contre un mur de l'hôpital, criblé d'impacts de mortier. J'ai déclenché mon appareil et ai pris de nombreuses photos. Mais il n'y en avait qu'une seule qui véritablement sortait du lot. J'aime beaucoup ce cliché car il parle de la face cachée de la guerre : le malheur des enfants qui ont la malchance nés au mauvais endroit, au mauvais moment ».

Nous avons choisi de présenter l'histoire de cette petite fille car elle nous rappelle un peu celle de Simon. Elle semble se fondre dans le paysage, dans le mur criblé de balles, tout comme Simon a dû se fondre dans la masse pendant sa vie d'enfant caché. Cette fillette subit elle aussi des atrocités, ils sont tous les deux des victimes de guerres qui découlent des actions des adultes et ils sont tous les deux impuissants face à ce qui se passe.

Una storia fra milioni di altri...

Nato a Uccle il 12 ottobre 1931, Simon Gronowski ha soltanto 11 anni quando sua mamma, sua sorella e egli stesso sono fermati dalla Gestapo per essere in seguito deportati verso Auschwitz. Ospedalizzato, suo padre,



fugge ai nazisti. Nel corso della deportazione tutti gli ebrei sono stati trasportati a Auschwitz, Simon si evade del 20ven convoglio, incoraggiato da sua madre rimasta dentro, il 19 aprile 1943. Simon si fugge nelle campagne e, coperto di fango, atterra in un piccolo villaggio della Limburgo il giorno dopo. Aiutato dal gendarme Jean Aerts, raggiunge suo padre a Bruxelles, il 4 settembre 1944. Quest'ultimo muore di tristezza il 9 luglio 1945, una volta la guerra terminata, dopo avere capito che sua moglie e sua figlio non ritornerebbero più. Simon prosegue i suoi studi diventa avvocato. Non parlerà del suo passato fino al 2002 dove pubblica "il bambino del 20ven convoglio", resoconto raccontando la sua storia. Fa anche la conoscenza di Koennrad, figlio di un nazista. Tutti due diventano amici. Pubblicano un libro insieme, "ne vittima, ne colpevole: infine liberati", nel 2013. Oggi, Simon da scuola in scuola racconterà la sua storia e farà passare un messaggio:

"Possono questa prova, messaggio di speranza e di felicità, contribuire alla pace e alla fraternità tra gli uomini."

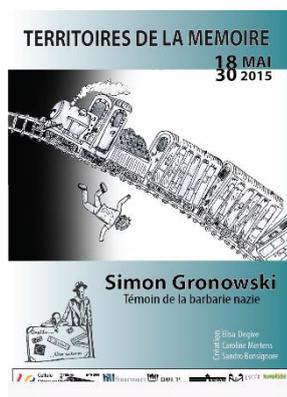


Sandro, Elisa, Caroline Train des 1000 2015

IV. PARTIE LANGUES :

V. Dans les coulisses : une affiche, une valise et des impressions

Projet d'affiche :



Sur notre affiche, l'espace est divisé en 2 : la partie droite, en blanc, représente la vie. La partie gauche, en noir et gris, représente la déportation vers Auschwitz et donc la mort.

Le train traversant la feuille est celui qui devait emmener Simon à Auschwitz. Simon est représenté sautant du train, dans le vide, mais dans la partie claire, car il a approché la mort de très près mais a finalement survécu.

Projet valise :



Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015. Photo Anne Salien

Dans notre valise, nous avons placé premièrement un ours en peluche. Celui-ci symbolise le jeune âge de Simon au moment des faits. Ensuite, un foulard scout est autour du cou de la peluche car les louveteaux étaient à l'époque une grande partie de la vie de Simon. Nous avons ajouté enfin un képi de gendarme sur la tête de l'ours, pour rappeler l'épisode du gendarme de Berlingen l'ayant protégé, et ainsi symboliser le geste de toutes les personnes qui l'ont aidé à ne pas se faire arrêter une deuxième fois par les Allemands.

Réflexion finale des membres du groupe sur le projet :



Sandro et Elisa avec Simon Gronowski à Saint Jacques.

Sandro :

Ce travail m'a permis d'avoir une vision plus claire et plus personnelle de la 2ème guerre mondiale à travers la vie d'un homme dont le courage force l'admiration.

Caroline :

Ce travail était très enrichissant, il m'a permis de me rendre compte de l'horreur et de l'angoisse permanente d'être découvert dans lesquelles vivaient les juifs cachés pendant la guerre. L'histoire de Simon m'a particulièrement touchée car c'était un enfant au moment des faits et qu'à cause de la barbarie nazie dont il a été victime, il a perdu sa famille et a dû se construire seul. Il peut être fier de l'homme qu'il est aujourd'hui.

Elisa :

J'ai beaucoup aimé suivre le parcours de Simon tout au long de ce travail, cela nous a permis de mettre du concret sur tout ce qu'on avait appris sur cette guerre. J'ai trouvé son histoire particulièrement incroyable en raison de tous les « coups de chance » qui ont permis de le sauver et elle m'a permis de me rendre compte à quel point un destin peut radicalement changer en quelques instants, en fonction de très peu de choses.



Elisa à Auschwitz,
Voyage Train des 1000
mai 2015.

LYCÉE SAINT-JACQUES

échanger, vivre, avancer

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « Train des 1000 » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant « en miroir » celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs « valises-miroirs » dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir à Liège du 18 au 30 mai 2015.**



www.Lyceesaintjacques.be

Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreusch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be

